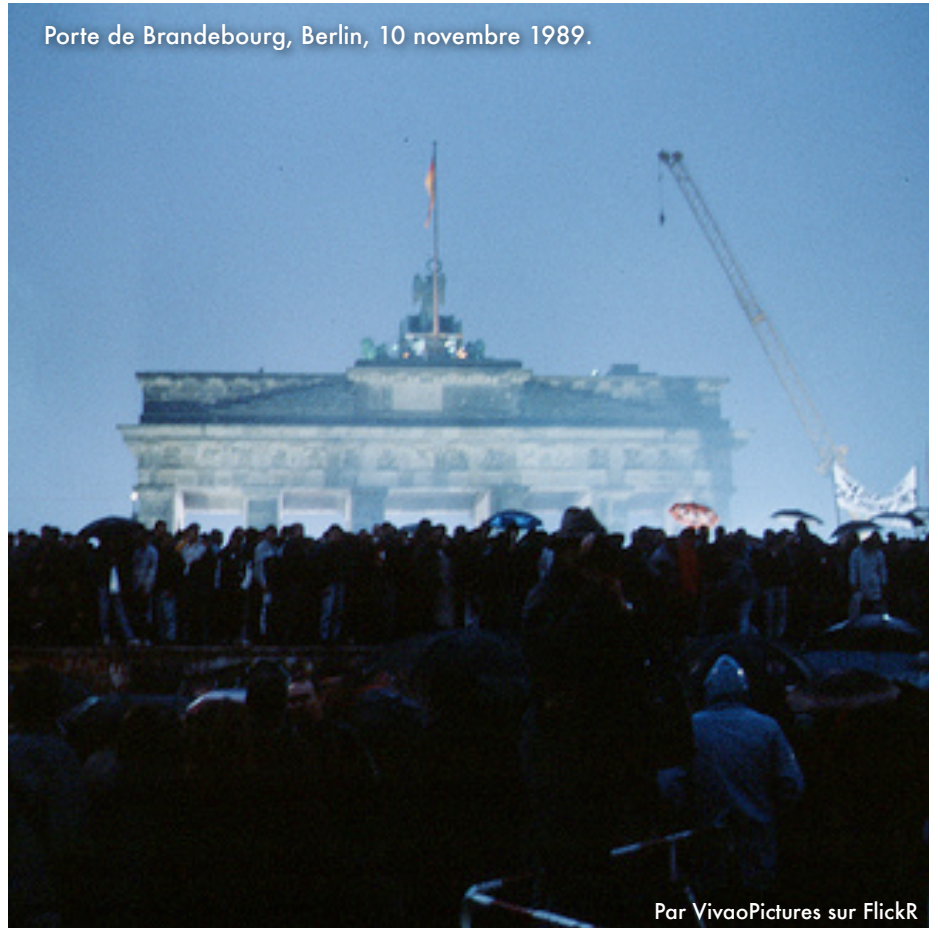


9/11/1989
9/11/2009

Porte de Brandebourg, Berlin, 10 novembre 1989.



Par VivaoPictures sur Flickr

Les yeux de la France à Berlin

Les journalistes français en poste en Allemagne ont été les témoins privilégiés de la chute du Mur et des événements qui ont suivi. Ils ont donné à leurs compatriotes les clés qui leur ont permis de s'approprier une histoire dont la portée dépasse largement les frontières allemandes. Récit.

9 novembre 1989, Paris, place de la Bastille. La fête bat son plein dans le grand hall de l'Opéra à peine inauguré. Hommes politiques, stars et journalistes : le tout Paris célèbre en grande pompe la parution du numéro 2001 de L'Express. Mais ce soir-là, un autre événement va rapidement voler la vedette à la star de papier glacé. Car depuis 19h, les dépêches d'agence tombent, la rumeur enfle : le Mur est tombé. Les toasts se portent vers l'Est.

« Si ma mémoire est bonne, l'annonce a été faite dans la petite salle à droite de l'entrée », se souvient Marc Epstein, alors jeune reporter. Celui qui est devenu le chef du service Monde du magazine, admet, penaud, n'avoir eu la nouvelle que le lendemain matin.

Bernard Volker lui, est à Bonn lorsqu'il apprend la nouvelle. Il n'est plus correspondant permanent de TF1 depuis 1981, mais continue d'officier comme

reporter dans toute l'Allemagne. « Des renforts sont arrivés de Paris pour couvrir l'événement. Peu à peu tous les correspondants ont été déménagés de Bonn à Berlin. »

La brèche qui s'ouvre pour les journalistes est immense. « J'ai travaillé sur une émission qui s'appelait 'D'Est en Ouest'. On avait demandé à sept à huit personnes de RDA de pouvoir les suivre pendant un an », se souvient-il.



Jeunes sur le mur, Berlin, 10 novembre 1989.

Ce jour là, l'Allemagne est devenue un pays comme les autres. »

« Il y a des choses qui sont possibles et d'autres qui ne le sont pas »

En France, ce basculement décisif n'est pourtant pas évident pour tous. Tandis que les français regardent sur leur téléviseur des milliers de Berlinoises de l'Est traverser la frontière autrefois imperméable qui sépare en deux la capitale allemande, leur ministre de la Défense déclare dans la presse que la réunification allemande « n'est pas aujourd'hui d'actualité, même si la question peut se poser à l'avenir. [...] Il y a des choses qui sont possibles et d'autres qui ne le sont pas ».³

Jean-Pierre Chevènement n'est pas le seul qui dans la liesse ambiante, est plus réservé qu'il n'y paraît.

« Avant la chute du mur c'était très difficile de travailler en Allemagne de l'Est, très encadré. On ne pouvait pas aller chez les gens comme ça. Quand je suis rentré pour la première fois dans un vrai appartement, pour une visite non supervisée par les autorités, j'en suis resté baba ! Tout était comme avant-guerre. Et puis il y a eu toutes ces révélations sur l'ampleur de l'espionnage par la Stasi. Pour les journalistes ça a alimenté beaucoup d'histoires sur la RDA, il y a eu tout un cycle de découverte. Les gens en France attendaient qu'on leur explique, qu'on leur dise comment ça allait se passer. »

Marc Epstein, lui, a mis un peu de temps à prendre la mesure de ce qui se déroulait à Berlin. « Sur le moment je n'ai pas totalement saisi la portée, l'importance de l'événement, se souvient le journaliste. Mais l'autre jour, en regardant sur Arte 'Les dernières heures du Politburo', les larmes me sont montées au yeux devant les manifestations dans les rues de Leipzig. Je suis né à Londres d'une mère française et d'un père juif allemand.. Alors pour moi, ça prend une saveur particulière...

La couverture d'un événement si chargé d'émotions dépasse bien vite la sphère professionnelle. Bernard Volker se souvient avoir emmené à l'Ouest un couple d'Allemands de l'Est dans sa voiture peu après la chute du Mur. « Tout le village était venu pour les accueillir. C'était extrêmement émouvant. J'étais sur un petit nuage. J'en ai pratiquement pleuré de joie. »



par hdport sur Flickr

Arrêt de métro de Friedrichstrasse, Berlin, 1987



par Charlotte Pudlowski



www.diplomatie.gouv.fr

Bernard Volker

Erich Honecker et François Mitterrand à Paris, 1980

Confortablement installé au premier étage du très chic Café de Flore, Bernard Volker n'en démord pas : « Je reste persuadé que lorsque Mitterrand est allé en Allemagne de l'Est, c'était pour retarder autant que faire se peut la réunification allemande. » Le journaliste a interviewé le président français lors de sa rencontre avec Honecker. Il a ensuite suivi attentivement voyage officiel de François Mitterrand en RDA en décembre 1989. Ses yeux pétillent de malice lorsqu'il précise, un sourire au coin des lèvres : « J'en ai parlé des dizaines de fois depuis avec Hubert Védrine – alors porte-parole de l'Élysée et futur ministre des Affaires Étrangères -. Nous ne sommes jamais tombés d'accord ! ».

Bernard Volker fait partie de ceux qui contestent la version officielle de l'enthousiasme français face aux événements berlinois. Cet avis a récemment été étayé par [la mise à jour dans le Financial Times d'archives](#) du Ministère des Affaires Étrangères britannique. Vingt ans après, [la polémique portée par les observateurs de l'époque](#) est donc relancée.

Mais dans les jours qui suivent la chute du Mur, en France comme

en Allemagne, la rue n'est pas au fait des conversations ambiguës auxquelles assistent parfois les journalistes. En novembre 1989, Axel Gyldén poursuit ses études après son service militaire effectué en 1987 à Berlin Ouest. Il se souvient en riant de l'arrivée inattendue d'un copain de service, le matin du 10 novembre.

« Il m'a dit : 'Le mur est tombé. Et moi, j'y vais !

- Je ne peux pas venir, j'ai cours demain ...' ai-je répondu.
- Tu plaisantes j'espère, tu te fiches de moi là ?'

Je me suis dit que les cours attendraient... On a pris le train, et on s'est retrouvés à Postdamer Platz. Le 11 novembre, on prenait le métro par le *check point* de Friedrichstrasse, autrefois coupé en deux. On a mangé atrocement mal dans un restaurant dégueulasse de Berlin Est, mais ça ne nous a pas gênés : nous étions complètement ivres. »

Ivre d'alcool, ivre de joie. Il se souvient, comme beaucoup de témoins de l'époque, de l'enthousiasme, de la liesse qui animait les rues. « Quand on est arrivés à Postdamer Platz, il y avait un vieux Monsieur qui dansait tout seul avec sa bière à la main. Il chantait... Nous ne

sommes restés que deux jours. Mais j'y suis retourné chaque année depuis. »

« Les gens qui ont connu le Mur vivent cet anniversaire de manière très forte, ajoute Axel Gyldén. Habiter là-bas à l'époque était hyper impressionnant. Il y avait ce sentiment d'être cerné, la vue concrète des miradors qui entouraient la ville, c'était psychologiquement très fort. Cet automne, vingt ans après, je me suis replongé là-dedans, j'ai acheté plein de bouquins. En les lisant, je suis submergé par la *n o s t a l g i e* et l'émotion. Maintenant que le mur n'est plus là, quand je me promène à Berlin, j'ai du mal à imaginer qu'il ait jamais existé. Mais c'était bien réel. »

Le regard que porte Axel Gyldén sur cet événement est aujourd'hui celui d'un professionnel : il est devenu journaliste, spécialiste de l'Allemagne... Hasard du calendrier, il signe cette semaine un long portrait d'Angela Merkel dans les pages de L'Express, qui titre « La femme la plus puissante du monde ». Nulle doute que ses expériences berlinoises lui auront permis de mieux comprendre la chancelière venue de l'Est.

Marion Sollety